

Exploration scientifique dans les états de Snoussi

Sultan du Dar el-Kouti¹

La partie orientale du bassin du Chari, où le sultan Snoussi s'est constitué un petit empire placé sous le protectorat français², comprend deux contrées fort distinctes.

L'une, située au sud et au sud-est de N'délé, forme un plateau élevé de 650 à 850 mètres au-dessus du niveau de la mer, où naissent les affluents orientaux du Chari, ceux de la Kotto, ainsi que les rivières du sud-ouest du Darfour. Ces rivières, tant qu'elles sont sur le plateau, coulent dans des lits profondément entaillés dans la roche, qui est, tantôt le grès horizontal rapporté sans preuves paléontologiques aux formations de Karroo, tantôt le grès ferrugineux, improprement désigné sous le nom de *latérite* par Junker et les voyageurs récents.

Les galeries qui bordent ces rivières ont encore la splendeur des galeries du bassin de l'Oubangui. Certains arbres s'y élèvent à 40 mètres de hauteur; les lianes s'y enchevêtrent; les palmiers, les fougères, les grandes aroïdées vivent sous ce couvert imposant. Quelques orchidées épiphytes, associées aux tiges sarmenteuses du *Piper Clusii*, ou des *Culcasia* enlacent les vieux troncs d'arbres couverts de mousses, de lichens et de champignons. Ces galeries dépassent rarement 400 mètres de largeur et sont souvent beaucoup plus étroites, mais elles existent partout où il y a un cours d'eau coulant sur la roche. L'eau y circule d'une manière permanente; au contraire, les moins importantes de ces rivières s'assèchent au printemps dans la partie de leur cours situé dans la plaine : à 150 kilomètres de sa source, le Bangoron, en février, n'est plus formé que d'une chaîne de mares occupant les dépressions du lit asséché, alors qu'à quelques kilomètres de sa source, c'est, à la même époque, une belle rivière au courant assez rapide.

Au delà des galeries s'étend, sur tout le plateau, une végétation assez dense, quoique subissant annuellement l'action des incendies de brousse. Le

1. Cette note, reçue le 13 juillet 1903 par M. Hamy avec une lettre de M. Chevalier, avait été expédiée de N'délé, le 10 avril précédent.

2. M. I. Grech, interprète de 1^{re} classe hors cadre, est actuellement résident de France à N'délé, capitale de Snoussi. (H.)

bambou d'Abyssinie forme de grandes taches, et ses chaumes, la plupart desséchés, couvrent des centaines d'hectares, à l'exclusion de toute autre végétation.

Les *Vouapa*, les *Afzelo*, les *Daniella* et d'autres légumineuses arborescentes forment parfois des futaies assez étendues, mais leurs troncs sont complètement nus et dépourvus de toute végétation cryptogamique. La brousse claire (le *bush* de Schweinfurth) avec des arbres nains, aux troncs tordus, est l'exception.

Cette contrée est de beaucoup la plus riche en productions naturelles. La liane à caoutchouc du Soudan (*Landolphia owariensis* et *L. Heudelotii*), et surtout les lianes noires (lianes des herbes) donnant du caoutchouc dans leurs racines, y sont fréquentes; un intéressant caféier sauvage se rencontre dans les galeries, ainsi qu'un poivrier; le palmier à huile croît sur le haut Tété.

C'est aussi sur le plateau que sont établis la plupart des villages bandas, kreichs, et lorsque les Arabes ou plutôt les Baguirmiens islamisés et les Rabistes sont venus conquérir cette contrée, ils ont, eux aussi, construit leurs *zeribas* sur les escarpements du plateau ou dans les déchirures qui sont fréquentes à l'entrée de la plaine.

Celle-ci constitue l'autre contrée du Chari oriental. C'est une seconde terrasse de 100 à 150 mètres, en contrebas de la première. Nous avons décrit son aspect à l'ouest de N'délé dans un précédent article¹. Nous avons traversé cette plaine en venant de fort Crampel, après le massif des Mbras, en coupant les vallées du moyen Kouroukou, du moyen Bamingui et du Bangoran.

Les *kagas* (pics élevés de 50 à 200 mètres au-dessus du pays environnant), dispersés entre ces rivières, sont tantôt d'énormes rocs de grès que l'érosion a respectés, tantôt des dômes de granit semblables à de gigantesques termitières. Ce sont les seuls accidents de terrain qu'on observe de ce côté.

Au nord-nord-est de N'délé, la plaine a un autre aspect et la monotonie de la végétation s'accroît davantage encore. Jusqu'au Tété et à l'Aouk le pays est très faiblement irrigué et le lit des rivières qui y coulent ne contient plus d'eau à la saison sèche.

De N'délé jusqu'aux derniers ruisseaux allant au Miangoulou (rivière de N'délé, affluent du Bangoran), le grès horizontal vient mourir au bord de la plaine, formant une falaise presque abrupte diversement déchiquetée, mais ayant une direction générale nord-nord-ouest et semblant se prolonger vers le Kouti. Cette falaise domine la plaine de 50 à 80 mètres et a une altitude variable comprise entre 660 et 770 mètres.

En poursuivant la route vers le nord, en même temps qu'on descend, on passe du grès horizontal sur des grès inférieurs à stratification très inclinée, probablement siluriens ou présiluriens, mais dont il est impossible d'assigner l'âge en l'absence de fossiles.

1. Voir *La Géographie*, VII, 5, 13 mai 1903.

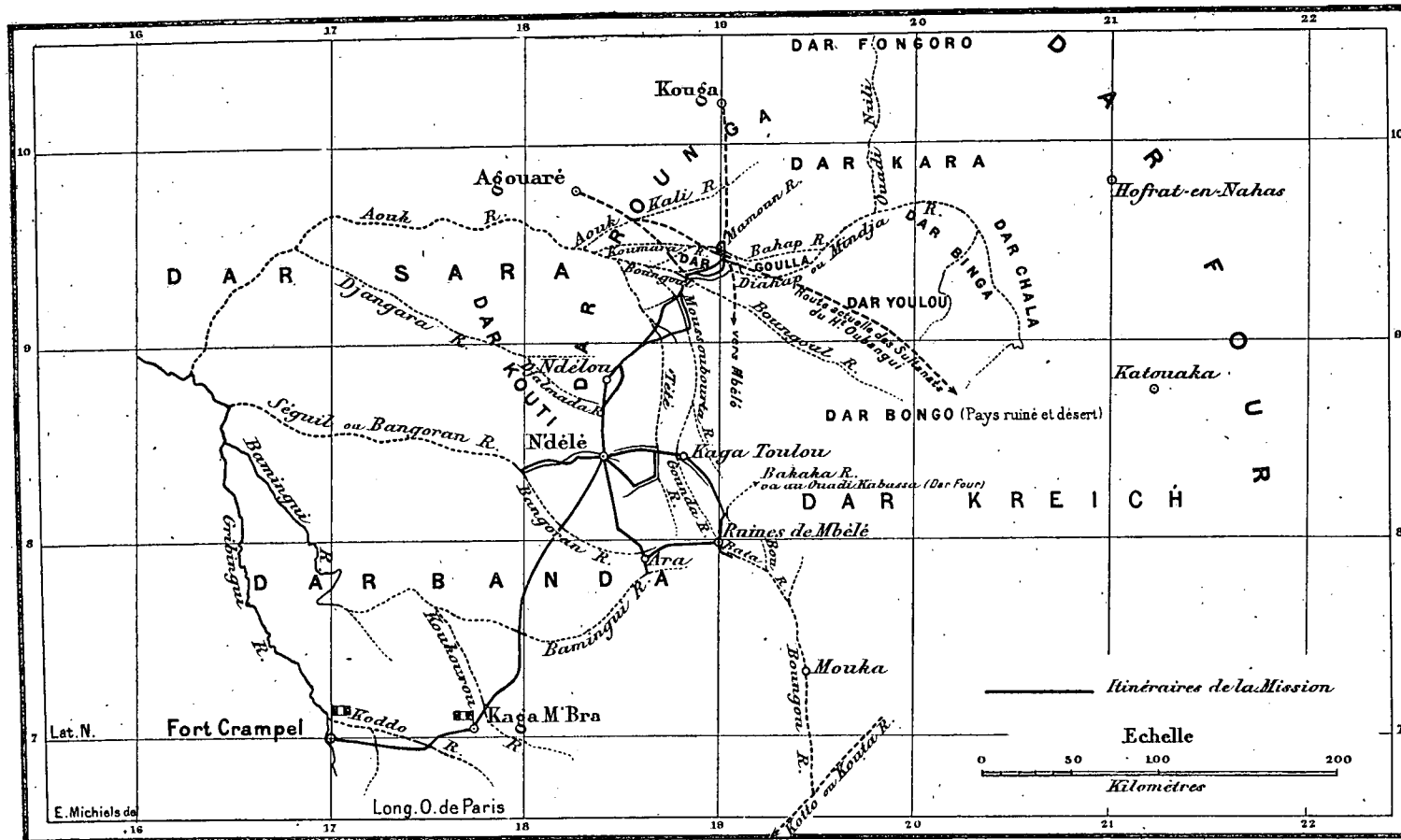


FIG. 13. — CARTE DES ITINÉRAIRES DE LA MISSION AUG. CHEVALIER AUTOUR DE N'DÉLÉ.

On coupe près de leurs sources le Mansaca et le Djalmada, complètement asséchés en mars, mais environnés encore de petites galeries. Ces deux ruisseaux sont les hauts affluents du Djangara, rivière du Kouti, tributaire de l'Aouk, actuellement inconnue, mais qui aurait, au dire des Arabes, l'importance du Bangoran. Ensuite on coupe ou on longe de faibles ondulations constituées par les grès anciens, très redressés, dont il a été question. En se décomposant, ces grès ont donné un sol très pierreux, peu boisé, impropre à la culture.

Par une pente insensible, on arrive dans cette vaste région d'inondation qui, commençant au Tété; se poursuit jusqu'à la frontière du Darfour sur près de 2 degrés en longueur et qui atteint environ 80 kilomètres de largeur; c'est la basse plaine du Mamoun, dont l'altitude est comprise, à la limite des hautes eaux, entre 470 et 490 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cinq grandes rivières originaires des plateaux du sud : le Tété, le Mous-soubourta, le Boungoul, la Mindja ou Djahap, enfin, le Bahap ont tracé leur lit dans ce pays marécageux, sans pente, et sont réunies entre elles par plusieurs bras communiquant eux-mêmes, par des chenaux au lit incertain, avec des étangs et des canaux à une seule issue.

A l'est du Dar Sara et du Dar Salamat, tous ces bras se réunissent en un seul auquel on peut conserver le nom d'Aouk que lui a donné Nachtigal. En réalité Aou, synonyme de Bahr ou de Ba, signifie fleuve en langue tounga. Il y a l'Aou Tété, l'Aou Boungoul, etc. C'est incontestablement le Boungoul qui doit être regardé comme la branche principale de l'Aouk. Où nous l'avons traversé, son lit, d'une rive à l'autre, mesure de 30 à 40 mètres de largeur et l'eau avait encore 0 m. 30 à 0 m. 40 au moment des plus basses eaux. Le lit mesure 4 mètres de profondeur et la bande d'inondation a 300 à 500 mètres de large.

Si, comme cela est probable, aucun barrage de roches n'interrompt le cours du bas Aouk, cette artère, la plus longue du bassin du Chari, pourrait être remontée à l'hivernage par des embarcations assez sérieuses.

On pourrait de même remonter le Tété, large de 25 mètres, avec des berges de 1 m. 50 à 3 mètres de hauteur, où nous l'avons passé, et le Bahap qui mesure à côté du Mamoun 30 à 50 mètres de large avec des berges de 2 à 4 mètres, mais où l'eau ne coule plus au moment des plus basses eaux que sur 6 à 10 mètres de largeur et 0 m. 20 à 0 m. 30 de profondeur.

Le Tété prend sa source à une cinquantaine de kilomètres au sud-est du N'délé. Le Moussoubourta reçoit le Gounda qui naît près des ruines de l'ancienne ville kreich de Mballé.

Le Boungoul vient du même plateau, mais plus à l'est, dans la contrée habitée autrefois par des Bongos.

Quant au Djahap, il est formé par la Mindja, rivière originaire des monts Châle, où Potagos a découvert ses sources en 1878.

Après avoir traversé le pays des Bingas, la Mindja se divise en deux branches, l'une monte au nord et constitue le Bahap qui reçoit en outre quelques rivières originaires du Dar Kara ainsi que l'o. Nzili; l'autre bras nommé Kuési vient tomber dans le Boungoul à une trentaine de kilomètres du Mamoun. Ce dernier nom est donné à une mare en arc de cercle, située au nord du Chahep, qui mesure, aux basses eaux, 40 à 80 mètres de large sur 4 kilomètres de long et 0 m. 50 à 1 mètre de profondeur, avec des fosses plus profondes où se retirent les hippopotames à la saison sèche. Vers le nord ce chenal s'élargit en un marais qui collecte en hivernage les eaux des environs et au sud est séparé du Bahap par une jetée naturelle, large de 20 mètres, coupée de deux fossés par lesquels le trop plein du Mamoun se déverse dans le Bohap qui, à partir de là, prend le nom de Koumara (en goulla), Kamaré (en arabe).

Au nord du Mamoun existent encore d'autres rivières que coupent les caravanes qui se rendent au Dar Sila : l'une est l'Aou Kali, qui va se jeter dans l'Aouk, et l'autre, la Mé (probablement le Mérabé de Nachtigal), qui irait au Bahr Salamal.

Quant à l'ouadi Mili, c'est la branche la plus septentrionale de l'Aouk. Elle viendrait des hauteurs du Dar Porgores, riches en *Borassus* et situées en plein Darfour.

Par extension les Arabes ont donné le nom Mamoun à toute la région des rivières du delta de l'Aouk. A la saison des pluies cette région devient un immense lac dont le Mamoun proprement dit constitue la partie la plus centrale. Chaque rivière et chaque chenal est environné de bordures, larges de quelques centaines de mètres et parfois de plusieurs kilomètres, entièrement dépourvues d'arbres et sur lesquelles doit s'étendre l'inondation à la saison des pluies.

L'ensemble constitue alors une immense nappe d'eau remplie de plantes aquatiques et de laquelle émergent des îles plus ou moins boisées et surélevées de quelques mètres à peine. Lorsque la crue se retire, il ne reste plus que des flaques d'eau dans les dépressions séparées par des prairies de bourgou et d'andropogonées amphibies.

Il est difficile de se faire une idée de la richesse de cette contrée en grands mammifères herbivores. Dans le court séjour que nous avons fait au Mamoun, nous avons vu 4 à 5 espèces d'antilopes par grands troupeaux de 10 à 50 individus, un couple de rhinocéros, de nombreux phacochères. Les *far el-boucs* (*Aulacosdus*) foisonnent dans les prairies de bourgou et constituent un des gibiers les plus délicats. Nous avons vu, en outre, des traces fraîches de buffles, de girafes, et les abords des mares sont littéralement piétinés par les éléphants

et les hippopotames; enfin les indigènes nous ont assuré que le lamantin nommé *abkour* par les Arabes et *herevoa* par les Goullas était commun dans le Mamoun et les parties les plus profondes du Boungoul.

Les oiseaux de rivage qui vivent sur le bord des grands fleuves africains ne sont pas moins nombreux; les aigrettes, en particulier, sont fréquentes. Dans l'eau vit une tortue qui mesure plusieurs décimètres de diamètre, le crocodile vulgaire y est commun, ainsi que diverses espèces de grands poissons siluridés.

La végétation se compose des essences habituelles de la zone soudanienne : le karité, le nété, le caillédra, le *Drospyros mespoliformes*, les *Terminalia*, les *Combratium* arborescents, auxquels s'ajoutent quelques espèces plus septentrionales, comme le *Balœnites ægyptiaca*, le *Selerocarya Birraca*, le *Combratium aculeatum*, le *Bosira senegalensis*, etc. Chose curieuse, les *Acacia* et plusieurs autres arbustes épineux des steppes, y sont moins communs que dans les plaines plus méridionales du Bangoran.

Le *bourgou*, la plante saccharifère de Tombouctou, remplit la plupart des fossés et le riz réussirait parfaitement dans tous les terrains s'inondant chaque année.

Cependant le pays est pauvre et peu peuplé. Les Goulla-Homer qui habitent cette contrée appartiennent à la grande famille baguirmienne dont ils ont gardé une partie du vocabulaire; leur numération est aussi la même. Comme les Baguirmiens, ils ont été influencés par l'Islam, et, à son contact, ils ont perdu toute leur originalité et oublié leurs traditions. Les hommes sont vêtus à la manière des Arabes, mais de pauvre condition, et les femmes portent quelques colliers de verroterie que leur donnent les caravaniers en échange de vivres.

Sans cesse razié par les Wadaïens et les Foriens, le peuple goulla vit dans l'instabilité la plus absolue et aurait déjà disparu, si les marais et l'inondation périodique du Mamoun n'en rendaient l'accès des plus difficiles.

Au nord-ouest des Goullas habitent les Roungas qui ont une langue spéciale parlée jusqu'au centre du Wadaï. Beaucoup plus nombreux et mieux organisés que leurs voisins, ils sont gouvernés par de véritables sultans en rapports commerciaux avec le Wadaï et le sultan Snoussi. Quoique islamisés, ils ignorent la plupart des préceptes du Coran. Leur civilisation plus avancée que celle des Goullas ne les a point empêchés de subir les incursions des troupes de Rabah. Ce dernier ne pouvant venir d'abord à bout de la ville d'Agouaré où résidait le sultan Adem Allo, ravagea tout le pays-environnant. Les villages roungas : Ngardjam, Dardaïa, Dilforte, portés sur la carte par renseignements de Nachtigal, entre le Wadaï et le Dar-Banda, ont été complètement anéantis et Ndélou est le seul mentionné dans cette contrée, qui existe encore.

La partie du Dar Rounga soumise à Snoussi, la seule que nous ayons vue, est peu peuplée, mais les habitants vivent dans l'aisance : le sorgho y donne de belles récoltes, le coton y réussit et les habitants savent le tisser pour en faire des vêtements. Ce n'est que plus au nord, dans le sultanat d'Adem, ayant Kouga pour capitale, qu'on pratique l'élevage des chevaux et du bétail. Dans la contrée du Mamoun pullule une mouche nommée *boguéné* par les Arabes. Sa piqûre serait aussi funeste aux mammifères domestiques que celle de la *tsetzé* de l'Afrique orientale. Les animaux atteints présentent les symptômes de la maladie occasionnée par les trypanosomes. Du reste, les collections que nous avons recueillies permettront de donner des détails plus précis sur cette infection, au retour de la mission.

Enfin, à proximité de N'délé nous avons trouvé quelques villages habités par des Ndoukas. Cette tribu, d'origine baguirmienne, a vécu au Dar el-Kouti, où elle a été obligée de se soumettre à Rabah. Vers 1890, peu de temps avant l'arrivée de Crampel, Koubur, le sultan du Kouti, fut évincé du pouvoir par Mohammed el-Snoussi, alors lieutenant de Rabah. Les Ndoukas furent les premiers à reconnaître l'autorité du nouveau sultan, aussi jouissent-ils aujourd'hui d'une véritable liberté.

En résumé, les contrées situées à l'est et au sud du Wadaï n'ont qu'une valeur médiocre. La liane à caoutchouc, principale richesse de l'Afrique centrale que l'Européen puisse exploiter, y fait presque complètement défaut. Enfin les habitants, comme toutes les races faibles du Soudan, ont beaucoup souffert des incursions des musulmans qui, loin de développer une civilisation, n'ont laissé que des traces de leur oppression, en faisant partout de larges vides.

AUG. CHEVALIER.